

Tricotage

Geneviève Harvey

Numéro 147, novembre 2015

Vérité et mensonge

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/79839ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Harvey, G. (2015). Tricotage. *Moebius*, (147), 63–68.

GENEVIÈVE HARVEY

Tricotage

Une maille à l'endroit, une maille à l'envers. Une maille à l'endroit...

— Et là-dessus, qu'est-ce qu'il faisait ?

La tête tournée vers sa mère, mon petit-fils pointe du doigt un grand cadre doré.

— Tu sais bien, Thomas. Grand-papa partait pour l'Égypte.

— L'Égypte ?

— Oui, monsieur ! L'Égypte, avec les pharaons et les pyramides.

— C'est vrai grand-maman ?

Je lève les yeux de mon tricot.

— Bien sûr, mon chéri.

Cette photo de Paul est l'une de mes favorites. Peut-être parce que je l'ai prise à son insu et qu'inconscient de l'objectif, il dégage un naturel que j'ai toujours eu peine à saisir chez ce grand gaillard allergique aux appareils photo. Dans sa tenue de camouflage, le béret de l'ONU calé sur le front, il regarde l'horizon avec, en arrière-plan, des groupes de soldats et un gros avion cargo des Forces armées, celui-là même dans lequel il s'apprête à monter. L'activité autour de lui ne l'atteint pas. Il y semble complètement imperméable, tout occupé qu'il est par son monde intérieur. Son regard, confiant, respire la fierté de l'homme convaincu d'être là où il doit être, de faire exactement ce qu'il doit faire.

— Et pourquoi il partait là-bas ?

— Pour maintenir la paix, répond ma fille Léa.

Les murs de mon petit salon sont tapissés de photographies, mais évidemment, les seules qui intéressent

Thomas sont celles où apparaît son grand-père. Il les a vues des dizaines de fois, pourtant il ne se lasse pas de les regarder ni d'entendre leurs histoires. Il pose toujours les mêmes questions avec une impatience fébrile dans la voix, comme s'il ne connaissait pas déjà toutes les réponses. Enfant, Léa n'était pas différente; elle voulait aussi tout savoir sur son père, décédé tragiquement et à un fort mauvais moment – la veille de son quatrième anniversaire. Alors, malgré la douleur que cela m'infligeait à l'époque, j'ai ressorti les photos de Paul pour les lui montrer, je les ai même placées dans de jolis cadres. Ensemble, nous avons passé des heures à les étudier. Je lui ai raconté tous les souvenirs, toutes les anecdotes que m'inspiraient ces images pour l'aider à se forger cette figure paternelle qui lui faisait si cruellement défaut. Ma fille a bu mes paroles au point qu'elle s'est approprié mes souvenirs et affirme aujourd'hui, mi-sérieuse mi-badine, que son père n'aurait pas été plus réel s'il avait été vivant. Sans trop de surprise, la situation se reproduit maintenant avec mon petit-fils, que Léa élève seule.

— La paix? dit Thomas. Pourquoi grand-papa a une mitraillette, alors?

La question, inhabituelle, me surprend, et je rate une maille. Ma fille, elle, ne se laisse pas déconcerter; elle pond une explication qu'elle s'empresse de combiner avec l'histoire émouvante du petit Égyptien. Un garçon de cinq ou six ans que Paul a sauvé d'une mort certaine en l'extirpant des décombres d'uneasure qui venait de s'effondrer dans un village minuscule, près de la frontière israélienne. La tête légèrement inclinée de côté, mon petit-fils écoute Léa avec un sérieux qui le vieillit de plusieurs années. Il adore cette histoire, sa préférée avec celles de la pêche miraculeuse et du clochard au chapeau melon, que Paul a hébergé un hiver, le temps que le pauvre homme se remette sur pieds. Un petit cadre les montre d'ailleurs bras dessus, bras dessous et, en voyant Thomas s'attarder devant le portrait de ce duo improbable, je pense un instant qu'il va réclamer cette histoire, mais non. Il porte plutôt son choix sur une photo de famille, la dernière que j'ai prise avant la tragédie. Grâce au retardateur de l'appareil, nous sommes tous les trois sur l'image – Paul, Léa et moi.

— T'avais quel âge là-dessus, maman ?

— Presque quatre ans.

— C'était juste avant l'accident, non ?

Ma fille et moi échangeons un regard. Elle soupire :

— Tu penses pas qu'il serait temps qu'on lui dise ?

— Quoi ?

— La vérité, voyons. À propos de la mort de papa. Thomas est assez grand maintenant.

Vraiment ? Est-on jamais assez grand pour ce genre d'horreur ? Je ne crois pas. Je préférerais laisser Thomas penser que son grand-père est mort dans un accident de la route, mais comment reculer à présent ? Mon petit-fils sautille en répétant sur tous les tons qu'il veut savoir la vérité.

— Alors, maman ? dit Léa.

Une maille à l'endroit, une maille à l'envers. Une maille à l'endroit...

— Tu réponds pas ?

— Fais comme tu veux.

Elle s'installe avec Thomas sur le canapé devant moi. J'essaie de ne pas l'écouter, je triple ma vitesse de tricotage et concentre toute mon attention sur le tintement convulsif de mes aiguilles, mais rien n'y fait. Malgré moi, je l'entends raconter comment un militaire de l'armée canadienne l'a réveillée cette nuit-là, comment il l'a tirée de son lit pour la traîner en silence dans la salle de bain. « Je m'en souviens encore », dit ma fille. L'homme dans son uniforme, l'arme qui étincelait dans l'ombre, le choc ressenti en s'assoiant dans l'eau glacée, tout ça a malheureusement laissé en Léa un souvenir flou, mais tenace.

— C'est là que ton grand-père est intervenu, dit Léa.

— Qu'est-ce qu'il a fait ?

— Il est entré dans la pièce pour raisonner le soldat. Il le connaissait bien : ils avaient servi ensemble en Égypte.

— Ils étaient amis ?

— Non, l'homme en voulait beaucoup à ton grand-père.

— Pourquoi ?

Ma fille explique.

À son retour d'Afrique, Paul avait déposé un rapport accablant à l'endroit du militaire, qui ne le lui a jamais

pardonné : il considérait ce geste comme une trahison, à l'origine de tous ses malheurs – sa rétrogradation, sa chute dans l'alcool, sa séparation, l'interdiction formelle de voir son fils. Dévoré par le ressentiment, il a voulu se venger de Paul. Le priver de son enfant comme lui-même en était privé.

— Quoi ! Tu veux dire que le soldat voulait te...

Thomas hésite à prononcer le mot. Avec les yeux pistache de son grand-père, il interroge silencieusement Léa, qui acquiesce.

Moi, je ferme les paupières.

Et cette fois, c'est vrai, je n'écoute plus. Transportée trente-cinq ans en arrière sur la base militaire de Valcartier, je me tiens devant la porte grande ouverte de notre salle de bain. Les idées encore brouillées par le sommeil, je ne comprends pas ce que je vois – la tête mouillée de ma fille dans la baignoire, le militaire en uniforme et casquette de cérémonie agenouillé devant elle. *Mais qu'est-ce que ça veut dire, qu'est-ce que cet homme fait à mon enfant ?* Une plainte à glacer le sang s'échappe de ma gorge, l'homme se tourne vers moi. Dieu soit loué, c'est Paul. Je soupire de soulagement avant de me rappeler qu'il n'habite plus avec nous et d'apercevoir le pistolet qu'il pointe sur moi. Je recule, lentement. *La police, il faut que j'appelle la police.* Je m'éloigne le temps de téléphoner et, à mon retour, Paul me tourne le dos, les bras plongés dans l'eau de la baignoire. Je ne distingue plus les pleurs de ma fille, seulement un sinistre clapotis qui va s'amenuisant. « Lâche-la, je t'en prie, lâche-la ! » Mes supplications résonnent dans le silence de la pièce, Paul ne réagit pas. Un instant, je songe à me jeter sur lui quand je remarque son arme sur le comptoir. Je me précipite pour la prendre, mais Paul devine mon geste et s'en empare avant moi. « T'approche surtout pas ! » Dans la baignoire, le corps de Léa, immobile, cale doucement dans l'eau. J'avance, je tends les bras vers ma petite fille, mais Paul me repousse et fait feu sur moi. La douleur dans l'épaule m'arrache un cri qui se perd dans les hurlements des sirènes de police, et Paul se fige. Le regard rivé sur moi, il plaque le canon de son pistolet sur sa tempe et tire.

— Le soldat a tiré sur grand-papa ?

— Oui.

— Et il est mort sur le coup ?

— C'est ça.

Thomas se mord la lèvre inférieure et écarquille les yeux dans un effort ultime pour retenir ses larmes. Sa tentative échoue, et tout son corps est bientôt secoué de sanglots. Ma fille le serre doucement contre elle.

— Voyons, mon trésor, pleure pas comme ça.

Thomas hoquette.

— C'est trop injuste. J'aurais tellement aimé ça le connaître, grand-papa.

— Mais tu le connais : à travers nous, à travers toutes ses aventures.

— C'est pas pareil.

— Peut-être, mais c'est mieux que rien, non ? Ton grand-père m'a sauvé la vie, Thomas. Sans son courage, je serais pas là aujourd'hui, et toi, t'aurais jamais entendu parler de lui, tu comprends ?

Mon petit-fils médite un instant ces paroles, puis hoche vigoureusement la tête sans que son expression, soucieuse, ne s'éclaire pour autant :

— Le soldat, qu'est-ce qu'il est devenu, lui ?

— Il s'est suicidé, répond Léa. Juste avant l'arrivée des policiers.

— C'est lâche.

Je reprends mon tricot – un foulard d'une simplicité confondante que j'ai tricoté des dizaines de fois, toujours de la même couleur, sans jamais rien y changer. Exactement comme ces aventures héroïques inspirées des photos de Paul, toujours conçues à partir de la même recette : des vérités et des mensonges qui s'entrelacent comme des mailles contraires pour donner à Paul un passé sans aspérité. Une vie de héros pour masquer sa vie de raté.

— Grand-maman...

— Oui, mon chéri ?

— Comment il s'appelait, le soldat ?

— J'ai oublié.

— T'as des photos de lui ?

— Bien sûr que non.

— Des articles alors ? Tout ça a dû paraître dans le journal, non ?

— Non, justement. On vivait sur une base, et... l'armée a étouffé l'affaire.

— Tu veux dire que c'est un *secret*?

— Un secret militaire, oui.

— Oh!

Mon petit-fils me fixe avec incrédulité. Sa curiosité dévorante m'inquiète, et je me demande parfois si mon imagination et les milliers de kilomètres qui nous séparent du lieu du drame suffiront à le protéger du passé ou si, contrairement à sa mère, il cherchera un jour à déterrer les squelettes familiaux. J'espère que non. Cette exhumation nous anéantirait tous les trois. Que deviendrait ma Léa si elle apprenait la vérité sur son père? Et Thomas? Moi-même, je côtoie depuis si longtemps ce Paul imaginaire que, par moments, je me surprends à croire dur comme fer à son existence. Je ne voudrais pas qu'il disparaisse.

— Léa, ma chérie, regarde sous toi : il devrait y avoir une boîte.

À quatre pattes sur le sol, ma fille soulève la jupe du canapé.

— Oui, je la vois.

— Apporte-la-moi s'il te plaît.

— Qu'est-ce que c'est?

— Des photographies de Paul que vous avez jamais vues.

Tandis que j'ouvre la boîte posée sur mes genoux, Thomas et Léa se hâtent de s'asseoir sur les accoudoirs de mon fauteuil pour regarder les photos par-dessus mes épaules. Sur la première de la pile, Paul et deux hommes malingres en tenue de chasse sourient à la caméra, l'air fourbu.

— Je vous ai raconté la fois où Paul a retrouvé deux chasseurs disparus en forêt?

— Non!

Si je me fie à l'expression ravie de Thomas, à ses yeux qui brillent d'orgueil, je me dis que le Paul de mes histoires n'est pas près de disparaître, il vivra, parce que mon petit-fils, malgré ses questions, a besoin de croire en cet homme-là au moins autant que moi.